

# “La femme béninoise a mille bras”

■ Dans les villages, de plus en plus de femmes entreprennent des activités génératrices de revenus.

Cela représente un premier pas vers une plus grande autonomie.

■ Mais les Béninoises doivent malgré tout continuer à assurer toutes les tâches ménagères.



Reportage Maria Udrescu  
Envoyée spéciale au Bénin

**P**liée en deux, ses jambes et son dos parfaitement droits, une jeune femme drapée d'un pagne orange mélange manuellement, avec une vigueur mécanique, une lourde pâte brune. Avec sa carrure trapue et ses mains robustes, elle s'adonne à ce travail pénible comme à un jeu d'enfant. “Il faut le faire jusqu'à ce que les grumeaux disparaissent pour obtenir quelque chose d'homogène”, explique-t-elle, sans le moindre accent plaintif. Pas une seule goutte de transpiration ne parcourt son visage, malgré la chaleur lourde qui pèse sur la commune de Boukoubé, située au Nord du Bénin.

Autour d'elle, entre les maisons d'argile qui se fondent dans le paysage de terre rouge, s'agitent une dizaine d'autres femmes, chacune chargée d'une étape différente de la fabrication du beurre de karité. “D'abord, on enlève la membrane. Ensuite, on écrase les noix, avant de les griller jusqu'à ce que ça fusse de la fumée. Puis, on emmène tout au moulin”, explique fièrement Martine, présidente du groupement de femmes engagées dans la fabrication et le commerce de beurre de karité. Cette dame, qui à cinquante ans ne présente pas l'ombre d'une ride, pointe alors vers une pièce sombre d'à peine un mètre carré, où une villageoise mouline, debout, avec une pierre lisse, les bouts de noix. La pâte obtenue est ensuite brassée à la main, puis plongée dans l'eau afin de récolter la mousse grisâtre qui se forme en surface et qui donnera ce produit “miracle” de l'Afrique. “On l'utilise comme huile de friture, pour

faire des bons beignets. Ou pour avoir des beaux cheveux. Ou pour soigner la peau. Prenez, prenez, c'est bon pour tout. Et c'est bio !”, lance Martine, qui a endossé son costume de commerçante, alors que les autres s'activent pour faire des boules de beurre de karité, vendues à 10 centimes la pièce. “Si on le met en pot, ça coûte un euro. Comme quoi, le plastique est plus cher que notre beurre”, constate-t-elle.

## Nombreuses corvées

Un beurre qu'elles produisent pourtant à la sueur de leur front. L'électricité, la technologie, la mécanique ne se sont pas encore frayés un chemin vers ce village où le temps semble figé depuis des siècles. Si ce n'est cette motocyclette garée à l'ombre d'un baobab, qui sert à transporter des produits au marché. Mais ces conditions précaires n'ont pas empêché Martine et 17 autres villageoises de s'unir pour développer leur activité. Même si cela signifie ajouter à leurs nombreuses corvées: balayer la cour, puiser de l'eau, préparer les enfants pour aller à l'école, apporter du bois, cuisiner, faire la vaisselle, laver les vêtements, crépir la maison, travailler dans les champs familiaux... Autant de tâches cruciales à la survie de la famille, mais peu valorisées, à tel point que les Béninoises, reléguées par la tradition aux quatre murs du foyer, sont presque invisibles aux yeux de la société.

“La femme a mille bras. Elle travaille, elle fait des enfants, elle les nourrit. Voilà pourquoi, lorsque les féministes ont initié les mouvements d'intégration des femmes dans le développement, je n'ai pas été d'accord avec le mot ‘intégration’, parce que les femmes participent au développement depuis la nuit des temps. Mais

c'est le caractère marchand conféré à la notion de production et de développement qui fait qu'on ne voit pas leur participation à la nation. La femme a donc compris qu'il faut qu'elle fasse quelque chose pour être prise en considération et a donc commencé à évoluer dans le commerce informel”, analyse Elizabeth Fourn, chercheuse à l'Université d'Abomey-Calavi sur le rôle et le statut de la femme dans la société béninoise.

Selon le droit coutumier – qui n'a jamais cessé de coexister avec la loi, voire de la miner –, les Béninoises ne peuvent pas posséder une terre ou des biens immobiliers. Dès lors, pour les villageoises, développer une activité génératrice de revenus (AGR) – qui peut consister à confectionner de la poterie ou des bracelets, transformer le riz, le maïs ou la céréale africaine fonio, pour ensuite les vendre au marché – est l'un des seuls moyens pour obtenir plus d'autonomie. “Nous gagnons entre 20 000 et 30 000 FCEA (entre 30 et 45 euros, NdR) par mois chacune”, déclare fièrement Martine qui a dénommé son groupement Datitonga (on a senti l'amélioration). Une somme considérable dans un pays où le salaire minimum s'élève à 40 000 FCEA (environ 60 euros).

## Avoir le courage de se lancer

Reste qu'une base financière est nécessaire pour se lancer. “Dix euros suffisent pour acheter les produits primaires, mais beaucoup ne les ont pas. Et se tourner vers des institutions de micro-finance est difficile car elles ont peur d'être arrêtées si elles ne parviennent pas à rembourser leurs prêts. Donc on les aide à développer une épargne locale, on convainc celles qui sont déjà lancées ou qui ont déjà un petit capital, à le

mettre à disposition des autres à un taux zéro", explique Agnoro Maliki, directeur exécutif de Jura Afrique Bénin, une ONG qui, en collaboration avec Iles de Paix, soutient le développement d'AGR dans les départements de l'Atakora et du Donga, au nord-ouest du pays.

Le tout est donc que certaines osent se jeter à l'eau les premières. Et le courage ne suffit pas. Encore faut-il obtenir l'aval du mari, ne serait-ce que pour quitter la maison. "En 1931, donc sous la colonisation française, Le coutumier du Dahomey stipulait dans l'article 127 que la femme 'fait partie des biens de l'homme et de son héritage'. Aujourd'hui, il y a toujours un rapport de domination-subordination entre l'homme et la femme. Nous vivons encore dans une société patriarcale gérontocratique", précise M<sup>me</sup> Fourn.

#### Le poids de la tradition

Dans le Sud, cela n'a pas empêché certaines Béninoises de jouer un rôle central sur la scène économique – les femmes d'affaires surnommées les "Mama Benz", souvent aperçues au volant de grosses Mercedes, ont fait fortune dans le commerce de pagnes et restent célèbres pour leur savoir-faire, leur ingéniosité et leur embonpoint. Mais dans le Nord, le poids de la tradition a longtemps freiné l'épanouissement économique de la femme. Et, de façon générale, "la vieille tradition fait de la femme un être dont la vie se résume à des devoirs de dévotion, de soumission, de silence et d'aptitude à exécuter le bon vouloir de son père, son frère ou son époux", observait David

Godonou Huoinsa dans le livre "Femmes du Bénin, au cœur de la dynamique de changement social".

"Lorsque nous allons dans les villages pour faire des séances d'information, beaucoup d'hommes se disent que si leur épouse sort du foyer, elle va se prostituer, elle va se chercher un autre compagnon", explique quant à lui M. Maliki. C'était encore le cas il y a quelques années dans le village de Kobli, situé à deux heures de route de Boukoubé. Mais aujourd'hui, une vingtaine de femmes, réunies sous le gigantesque arbre qui fait office de centre du village, dressent fièrement le bilan de leurs activités, pendant que les hommes, assis sur des racines épaisses qui s'échappent du sol, les écoutent en silence. "Depuis que nous avons créé notre groupement Ignika (qui signifie 'faisons l'effort', Ndlr), pour faire du commerce de riz, nous pouvons nous occuper des dépenses de la famille, acheter du bois, de la sauce", se félicite Namboni. "C'est vrai. C'est très bien tout ça", renchérit le chef du village, coiffé d'un

long chapeau pointu jaune, qui rappelle les motifs de ses vêtements. "Désormais, les femmes participent au maintien du foyer. Elles peuvent par exemple acheter des aliments de qualité pour ne pas qu'on tombe malade. Elles habillent toute la famille", se réjouit-il.

#### "L'homme découvre que la femme a des compétences"

Au début, seules quelques femmes avaient pu rejoindre "Ignika". Mais d'autres n'ont pas tardé à emboîter le pas, poussées par des époux désireux de voir leur foyer bénéficier des mêmes avantages. Au delà de

l'aspect financier, ces activités ont surtout pour effet de changer la perception de la femme. "C'est comme si l'homme découvrait que la femme a des compétences. Il ne la voit plus comme un âne, une machine. Elle devient un être qui pense, qu'il faut respecter, qui peut donner son avis sur le déroulement du ménage. Mais cela ne veut pas dire que l'homme va aider sa femme dans les tâches ménagères", précise M. Maliki.

#### Un risque d'épuisement

Résultat : l'autonomisation des femmes rime aussi avec leur épuisement. "La vague des ONG est arrivée dans les années 80. Et lorsqu'on fait le bilan, on observe depuis une surcharge des femmes, qui vont travailler en même temps pour la maison, pour leur mari, et pour leur propre champ ou activité", regrette M<sup>me</sup> Fourn. D'autant que, dans un pays où les mentalités commencent à changer, la scolarisation des filles progresse – en 2014, 73 % des Béninoises en âge d'aller à l'école primaire étaient scolarisées, un taux qui chute toutefois à 53 % pour les études secondaires. "Cela alourdit le travail des femmes vu qu'elles ne peuvent plus compter sur leurs filles pour garder les bébés et les petits enfants pendant qu'elles font leurs activités agricoles et productives", notait ainsi en 2014, un rapport sur les inégalités de genre établi par Iles de Paix.

Cela n'empêche toutefois pas les villageoises à pousser leurs enfants, garçons ou filles, à aller à l'école. Au contraire, l'argent gagné grâce aux activités génératrices de revenus sert à financer l'éducation des plus jeunes. Ainsi, plus qu'un moyen d'autonomisation des femmes, ces activités représentent également la possibilité d'offrir, au prix de leur repos, un meilleur avenir à leurs enfants.

Dans le Nord,  
le poids de  
la tradition  
a longtemps  
freiné  
l'épanouissement  
économique  
de la femme.